

Isle de France, le 30 novembre 1767- Poivre au ministre, sur l'agriculture.

Brest, Service Historique de la Défense, département Marine. Ms.89, n°41

Etat des cultures et de l'élevage, perspectives..

Agriculture N°40

Monseigneur,

L'agriculture devait être le fondement de cette colonie, elle y a été singulièrement négligée et il est surprenant qu'elle y ait fait si peu de progrès depuis environ quarante années que l'île est établie. Son sol est excellent et je n'en connais point d'aussi fertile dans le monde entier.

Les colons qui se sont établis ici en divers temps y ont apporté plus de projets de commerce et de fortune que de connaissances sur l'agriculture et de dispositions à en suivre les travaux.

Depuis M. de La Bourdonnais, qui doit être regardé comme le fondateur de la colonie puisqu'il est le premier qui y ait établi l'agriculture, on a sans cesse erré de projets en projets. On y a tenté la culture de plusieurs espèces de plantes, et l'on n'en a bien suivi aucune. Le café, le coton, l'indigo, la canne à sucre, le poivrier, le cannellier, le mûrier, le thé, le cacaoyer, le rocou, tout a été cultivé par essais : mais avec cette légèreté qui ne permet aucun succès.

Si l'on avait suivi le plan du fondateur qui était de s'assurer du pain, l'île serait aujourd'hui florissante, l'abondance y régnerait parmi les colons, les équipages des vaisseaux y trouveraient les approvisionnements nécessaires.

Les grains

La culture des grains nourriciers, quoique très négligée et mal entretenue, est celle qui réussit le mieux. Les terres qui y sont employées rapportent successivement chaque année, une récolte de froment, d'orge, d'avoine, ou d'haricots, depuis juin jusqu'en octobre, et une autre de riz ou de maïs, depuis novembre jusqu'en mai ; on nomme cette dernière la grande récolte. Les terres ne se reposent jamais, on ne leur donne aucun amendement, on ne les laboure pas, on se contente de les gratter.

Produit des terres

La petite récolte produit ici, année commune, dix à douze pour un, et la seconde produit au moins soixante pour un. Il n'y a pas de doute que si les terres étaient mieux cultivées, elles ne donneraient un produit beaucoup plus considérable ; mais ce qui contribue le plus à arrêter la fertilité naturelle du sol, se sont les fléaux dont cette île est désolée.

Fléaux de l'agriculture.

Des oiseaux apportés ici de toutes les parties du monde s'y sont multipliés à l'infini et y dévorent une grande partie des récoltes. La quantité des rats de toutes espèces y est inconcevable et nuisent [*sic*] beaucoup, tant aux semences qu'aux récoltes, ainsi que les singes.

Sauterelles.

Des sauterelles innombrables couvrent l'île, elles se répandent comme un nuage, tantôt sur une habitation, tantôt sur une autre et y dévorent en très peu de temps tout ce qui est vert sur la terre. Les habitants ne se garantissent de ce terrible fléau qu'avec beaucoup de peine en faisant garder leurs champs par tous leurs esclaves qui, à force de coups de fusil, de bruit, chassent leurs sauterelles chez leur voisin, et celui-ci chez un autre. Mais dans ces sortes de migrations de sauterelles, il y a toujours beaucoup de dégâts de fait dans les campagnes. J'espère qu'avec de l'assiduité et de la constance, on viendra à bout de détruire ces insectes dans l'espace de trois à quatre années.

Sécheresses

Cette île est menacée d'un autre fléau qui me paraît beaucoup plus à craindre depuis que, sous prétexte de défricher les terres, on a détruit sans ménagement toutes les forêts dans les terrains anciennement concédés. Les pluies deviennent rares, les rivières diminuent et les sécheresses menacent cette île de la stérilité, tandis qu'il y pleut très souvent et presque tous les jours dans le milieu de l'île qui est encore couvert de forêts. Les terres anciennement défrichées restent pendant six mois sans recevoir une goutte de pluie depuis juin jusqu'en décembre.

Il est certain que si l'on continuait à défricher ainsi et à détruire tous les bois, l'île entière cesserait bientôt d'être habitable, et l'on serait forcé de l'abandonner : mais nous allons faire publier une ordonnance qui réglera la manière de défricher les terres et assurera la conservation des bois.

Culture du manioc

De toutes les cultures, celle qui est le plus à l'abri des événements, et qui mérite le plus d'être encouragée parce qu'elle fournit la subsistance aux noirs cultivateurs, est celle du manioc. Cette plante transportée ici du Brésil par M. de La Bourdonnais n'y fut alors cultivée qu'avec répugnance, et par force, sa racine est aujourd'hui la principale ressource des colons pour la nourriture de leurs nègres et de leurs troupeaux. Il est heureux qu'elle réussisse singulièrement dans les terrains les plus secs.

Canneliers, poivriers

La culture du poivrier et celle du cannelier sont encore dans l'enfance. On en a un peu multiplié les plants, mais sans connaissance et discernement. Je n'ai pas vu dans l'île un seul poivrier cultivé comme il devrait l'être. Dès que je serai un peu débarrassé de mes expéditions et que j'aurai rétabli l'ordre dans toutes les parties, je me propose d'encourager par mon exemple ces deux cultures précieuses qui n'exigent que des connaissances et fort peu de travail.

La culture du coton au lieu d'augmenter diminue et son produit mérite peu de considération.

Café

Depuis quelques années, plusieurs colons découragés de la culture des grains qui souvent n'étaient pas reçus par la Compagnie, faute de grenier, se sont livrés à des essais sur la culture du café ; les plantations n'en sont pas encore bien considérables, et je vais les arrêter pour tourner toutes les vues du colon vers la culture des grains nourriciers suivant le plan qui nous est tracé par nos instructions.

J'espère dédommager un jour le cultivateur des espérances qu'il avait fondé sur la culture du café par un autre objet plus important dont la culture lui rendra l'espérance d'une fortune plus prompte et plus considérable, mais il faut auparavant qu'il nous mette dans l'abondance des grains nécessaires à la vie.

Arpentage.

On compte à l'Isle de France environ quatre cent mille arpents de terre cultivables dont la moitié est concédée, mais dont il n'y a pas tout-à-fait la huitième partie qui soit mise en valeur.

Produit des terres

Cette portion de terre en culture pourrait produire annuellement douze cent milliers de blé, six cent milliers de riz blanc, deux millions de maïs, trois cent milliers d'haricots de différentes espèces : mais dans l'état où est la culture, les terres cultivées ne donnent pas la moitié de ce produit. Je ne parle pas du manioc dont on évalue la production annuelle à deux millions pesant de racine.

Disette de bras

Il est certain, Monseigneur, qu'avec la disposition où sont aujourd'hui tous les colons d'augmenter la culture de leurs terres, d'y mettre plus de soins et d'intelligence, s'il était possible de leur procurer des bras et d'augmenter leurs forces en esclaves, nous aurions bientôt rempli vos vues sur cette île que vous m'avez ordonné d'envisager comme une colonie d'approvisionnement ; cinq ou six mille noirs seulement, distribués entre les plus pauvres cultivateurs, donneraient des produits qui nous mettraient dans la plus grande abondance.

Troupeaux

Depuis qu'on transporte des troupeaux de Madagascar à l'Isle de France, la terre devrait en être couverte ; mais l'on commence seulement à entendre à la manière de les élever. Les habitants sont enfin persuadés qu'un troupeau est le bien le plus solide de l'île. La guerre dernière a occasionné une destruction considérable de bêtes à cornes. Depuis la guerre, on n'avait fait aucun transport parce qu'on avait calculé qu'il y avait plus de profit à apporter de Madagascar des esclaves que des bœufs. Suivant le recensement que j'ai fait faire des troupeaux qui restent dans l'île, je trouve qu'il y a environ six mille têtes de bêtes à cornes, très peu de moutons, et une quantité considérable de cabris ; cette espèce et celle des bœufs réussissent très bien. Immédiatement après le départ des premiers vaisseaux, nous allons publier un règlement pour assurer leur multiplication.

La flûte *La Garonne*, quoiqu'arrivée très tard dans cette île, y a déjà importé environ trois cents bêtes. Elle est à présent à son troisième voyage qui nous procurera, outre les salaisons, cent nouvelles têtes de vaches propres à la multiplication. J'espère que l'année prochaine les deux flûtes du Roi pourront nous apporter de Madagascar dix huit cents, à deux mille, bêtes à cornes.

Si nous pouvons parvenir à avoir dans l'île douze mille bêtes de souche et uniquement destinées à la multiplication, alors nous serons riches en troupeaux, les bâtiments que nous enverrons à Madagascar nous fournissant pendant quelques années pour la consommation de la boucherie publique ; les troupeaux de l'île multiplieront à l'infini, et nous serons abondamment fournis pour tous les temps à venir.

Les pâturages de cette île sont excellents. Il n'est question que de les multiplier et d'en tirer un meilleur parti qu'on ne l'a fait jusques à présent. On a calculé que l'Isle de France pouvait nourrir facilement, sans diminuer la culture des grains, plus de trente mille bêtes à cornes.

S'il vous était possible, Monseigneur, de nous envoyer encore deux bâtiments plus grands que ces flûtes qui nous sont destinées, et qui pussent dans un seul voyage nous apporter cinq à six cents bœufs, je vous répondrais que dans deux années, votre Isle de France serait amplement approvisionnée, non seulement en troupeaux, mais encore en esclaves, parce qu'alors je pourrais détacher les deux flûtes à la côte de Mozambique d'où elles nous rapporteraient les bras qui manquent à l'agriculture de cette île.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

[Signé] Poivre

Au port Louis Isle de France
Le 30 novembre 1767

* * *